

COMMENTAIRE

Hans Küng, *La mort heureuse*, Éditions du Seuil, 2015, 129 pp.

La mort sujet malaisé, lequel peut provoquer dérobade, déni, incurie, toutes choses que pratiquent bien nos sociétés.

Avec l'âge, encore plus avec le grand âge, inexorablement la Faucheuse se tient tout près, à l'affût, et s'impose.

Au début de ma vie religieuse, la mort – la méditation sur la mort – apparaissait au programme de la retraite annuelle et de la récollection mensuelle. Dans le manuel de piété de l'époque, on nous recommandait de nous mettre à genoux devant le crucifix et de nous poser les questions : 1) Qu'est-ce que la mort? 2) Quand et comment mourrai-je? 3) Suis-je prêt à mourir? Et nous terminions par un acte de résignation et par une prière demandant la grâce d'une bonne mort.

«*Le rapport à la mort a fondamentalement changé au fil des années*», note Jean-Guy Roy, S.C., directeur d'Auvidéc Médias, dans un blogue récent.

La lecture du livre de Hans Küng, *La mort heureuse*, a suscité chez moi une opportune réflexion théologique et spirituelle sur des questions qui me hantent de plus en plus.

Chrétiens, nous tirons de la mort de Jésus en croix un enseignement qui prend généralement deux orientations; la première retient l'aspect souffrance, solitude, échec qui marque les derniers moments du crucifié; la seconde s'arrête pour contempler combien est source d'inspiration le témoignage d'amour, de générosité, de libération et de promesse qu'opère le don suprême que Jésus fait alors de lui-même. Son message étant essentiellement évangile – «bonne nouvelle» – procure en définitive bonheur, guérison et transformation. Le chemin de croix débouche sur le triomphe de la résurrection.

Dans le monde actuel, on décèle une vaste *culture de mort* pour reprendre l'expression de Jean-Paul II. Il suffit de penser aux guerres constantes dans certaines régions de la planète, au terrorisme qui s'enhardit de jour en jour, à la famine qui décime des populations, à l'intoxication qui abrutit des masses de gens, sans épargner les jeunes. Tout cela souvent causé par des motifs de pouvoir, de vils intérêts, de cupidité pure et simple. Il s'ensuit que d'un côté la vie est tenue pour sacrée, protégée par le droit et de l'autre la vie est considérée comme négligeable, exposée à l'arbitraire, livrée au caprice. Nous nageons en pleine contradiction.

Plusieurs pays du nord constatent le vieillissement de leur population. Avec les progrès réalisés dans les soins de santé et dans les sciences médicales l'espérance de vie des gens croît et les moyens de repousser la fin de vie se perfectionnent. Surviennent alors une foule de questions. Y a-t-il intérêt à vivre si l'on est réduit à l'état de légume? Si l'esprit n'est plus présent? S'il y a complète perte de l'autonomie et s'ensuit une pitoyable dépendance?

Hans Küng adopte personnellement la position : «*J'ai le droit, le moment venu, de décider quand et comment je vais mourir.*» Il croit donc qu'il peut dans certaines circonstances recourir à l'aide à mourir. Le livre démontre ce qui l'a amené à envisager cette éventualité.

En ce qui me concerne, j'ai fait savoir dans l'écrit de mes dernières volontés qu'en cas de maladie grave je ne voulais aucune réanimation, aucun acharnement thérapeutique. De plus, je ne souhaite pas vivre en n'étant que l'«*ombre de moi-même*», «*plongé dans la démence*». D'autre part, je reste sensible à dimension communion des saints; je veux être solidaire de cette multitude de personnes qui sont victimes d'une «*mort malheureuse*». Et m'habitent et me dérangent les invocations suivantes des litanies des saints :

A subitanea et improvisa morte, libera nos Domine
De la mort subite et imprévue, délivre-nous Seigneur

A flagello terramotus, libera nos Domine
Du fléau des tremblements de terre, délivre-nous Seigneur

A peste, fame et bello, libera nos Domine
De la peste, de la famine et de la guerre, délivre-nous Seigneur

Jean-Claude Éthier, S.C.